

Mt 6, 1-6.16-18
Les trois piliers de la piété juive

Ces versets sont une réinterprétation par Jésus des trois piliers de la piété juive : l'aumône, la prière et le jeûne. Ils opposent une *éthique du paraître*, dans laquelle le croyant assure sa vie du regard que les autres posent sur lui, à une *éthique du secret*, où l'identité ne se joue pas dans ce que fait l'homme sous le regard des autres, mais dans la relation filiale au Père qui voit dans le secret. La « récompense » (versets 1,2,5,16) est accordée sur des critères qui ne sont pas ceux du monde auquel l'ordre religieux appartient. Dans la logique du Royaume des Cieux qui est celui du secret et de l'intime, l'acte éthique ou le geste de piété sont à l'inverse de ce que l'on peut constater à l'oeil nu.

La première des œuvres de piété, l'offrande, est l'occasion d'une critique de l'hypocrisie*, c'est à dire du masque* et du paraître (v.2). Dans la logique du monde, la récompense est à la mesure de l'offrande, à savoir la satisfaction de recevoir en retour ce que l'on a donné : une bonne image de soi. Au moyen d'une sentence aux limites de l'absurde (v.3), Jésus suggère que c'est à l'insu de lui-même que le croyant donne quelque chose : le secret dans lequel se fait l'offrande, concerne l'acteur lui-même, du moins une partie de lui-même ! La récompense échappe d'ailleurs à la logique de la symétrie puisque, comme ce sera le cas aux versets 6 et 18, on peut traduire littéralement : « le Père ... te rendra », sous-entendu il donnera ce qu'il jugera bon, et dont le bénéficiaire ignore la nature exacte.

La seconde des œuvres de piété est la prière. Jésus commence une nouvelle fois par dénoncer l'attitude des hypocrites* qui prient en public (v.5) et lui oppose une prière secrète, dans le lieu même de l'intime (v.6). ...

La suite du texte - les versets 7 à 15 non repris dans la lecture du jour – est la présentation de la prière donnée par Jésus aux disciples, le « Notre Père »....

La troisième œuvre de piété juive revisitée par Jésus est le jeûne. Là encore, il s'agit de prendre le contre-pied de l'hypocrite* (v.16) en ne montrant pas que l'on jeûne (v.18). Recentrer la piété dans l'intimité du sujet est, paradoxalement, la possibilité d'une véritable extériorité, puisque le Père céleste, figure de l'altérité, voit dans le secret. A l'inverse, montrer aux hommes que l'on jeûne, ne renvoie qu'à sa propre satisfaction narcissique, donc sans altérité véritable, mais dans un simple effet de miroir où l'on ne reçoit que ce que l'on donne.

Note * *hypocrite* : en grec il s'agit d'un acteur, d'un comédien, un personnage qui joue un rôle et se cache derrière un masque ; ce que l'on voit de lui n'est pas lui, mais une représentation qu'il se donne pour la circonstance

Luc 4,1-13 - les Tentations

Une double mention de l'Esprit ouvre le récit : Jésus est rempli d'Esprit saint, et conduit par lui du Jourdain au désert (4,1). La confrontation qui va se dérouler est donc à la fois voulue par Dieu, et soutenue par Lui. Comme tous les grands héros religieux, comme tous les grands inspirés, Jésus affronte l'épreuve fondamentale [...]. L'expérience vécue par Jésus est de nature mystique. Elle a pour cadre le désert, lieu de solitude et de mise à nu de l'individu et, pour Israël, lieu de l'expérience fondamentale de l'exode. L'épreuve dure quarante jours (4,2). Dans la Bible, cette durée est symbolique d'une période décisive vécue avec Dieu : le déluge (Gn 7,12), Moïse au Sinäi (Ex 24,18), Esdras ré-écrivant la Loi (4 Esd 14,23.36.42.44.45), Elie au désert (1 R 19,8), etc...

Le diable personnifie la radicalité du mal. Sa triple proposition n'exprime pas un doute de sa part, mais suggère à Jésus d'interpréter sa condition filiale comme un pouvoir. Il faut donc comprendre « puisque » tu es le Fils de Dieu ... A la triple tentative du démon, Jésus oppose un triple refus. Mais au lieu de démontrer sa force et sa bravoure à la manière d'un héros, il cite une Parole qui n'est pas la sienne, mais celle de Dieu. Ses seuls mots sont des citations du Deutéronome. Jésus ne met pas en avant sa propre parole, mais la volonté divine qui le précède et fonde son existence. Au diable qui l'invite à considérer sa condition de Fils comme un pouvoir, il oppose sa fidélité à la volonté d'un Autre.

Satan suggère à Jésus d'user de son statut de Fils pour échapper aux limites de sa condition humaine. Ainsi

- pour échapper à la faim, il suggère de transformer la pierre en pain : Jésus recadre le besoin vital, en rappelant que l'homme ne vit pas que de pain (Dt 8,3) ;
- pour assouvir le besoin de pouvoir, le diable invite Jésus à se soumettre à lui : Jésus réserve l'adoration à Dieu seul (Dt 6,13) ;
- à la tentation du prodige religieux et au rêve d'échapper à la mort, appuyé malicieusement par le diable par un texte de l'Ecriture (Ps 91,11-12) : Jésus oppose encore une citation du Deutéronome « Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu » (Dt 6,16).

Le triple refus de Jésus réduit à néant l'image brandie par le diable d'un Dieu omnipotent avec son corrolaire, la foi pervertie en instrument de manipulation religieuse.

Le « moment fixé » (4,13) où réapparaîtra le tentateur, est celui de la Croix, où par trois fois il sera dit au crucifié que, s'il est le Messie, il devrait pouvoir se sauver lui-même (23,35-39).

2. Luc 9,28-36 - la Transfiguration

La question de l'identité de Jésus, évoquée par Hérode (9,9) puis initiée par Jésus lui-même (9,18-20), revient en force dans cet événement. L'expérience mystique de la Transfiguration se déroule sur la montagne, lieu traditionnel des théophanies dans la Bible. Mais la tension est vive entre l'annonce de la souffrance à venir (9,22) et la révélation glorieuse du Fils. Plus exactement, au moment de partir pour Jérusalem (9,51), la Transfiguration dévoile qui est celui qui va mourir par fidélité au Père. Le visage qui irradie, et le vêtement resplendissant, font comprendre que Jésus est revêtu de la gloire céleste. Moïse et Elie symbolisent la Loi et les Prophètes. Dans la tradition juive, ils passent pour être vivants en Dieu. Qu'ils s'entretiennent avec Jésus de son départ (9,31) signifie que la montée à Jérusalem va accomplir les promesses de l'Écriture.

Par avance, les trois disciples convoqués par Jésus le contemplent, revêtu de la gloire de Pâques : l'expérience mystique est donc une anticipation de la foi pascale. Mais Pierre se méprend sur la nature fugitive de l'apparition, et propose de la prolonger en installant des tentes. L'allusion est faite à la fête des Tentes, où Israël célèbre durant sept jours sa traversée du désert pendant laquelle Moïse s'entretenait avec Dieu dans la Tente de la rencontre (Lv 23,33-43).

La nuée qui vient alors les recouvrir est signe, depuis l'exode, de la mystérieuse présence du Dieu qui se révèle et se dérobe en même temps ; elle ne peut que provoquer l'effroi sacré chez ceux qu'elle enrobe. Comme lors du baptême (3,22), une voix céleste se fait entendre. « Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai élu, écoutez-le » (9,35). Cette voix ne s'adresse toutefois pas à Jésus, mais aux témoins de l'évènement. L'accent repose sur l'affirmation de la filialité divine (Jésus est miroir parfait du Père) et sur l'exigence de l'écouter (sa parole est celle du Père).

Et Jésus de se retrouver seul face aux disciples (9,36) : c'est Lui, et Lui seul, qu'il s'agit de suivre désormais. Le silence que gardent les disciples est à la hauteur de l'incroyable révélation qui leur a été réservée. Il faudra attendre Pâques et la venue de l'Esprit saint (Ac 2) pour délier leur message.

Luc 13,1-9 – la mort et le figuier

1) Quel sens pour ces morts violentes ? (13,1-5)

Il est rare que l'évangile rapporte un fait divers du temps de Jésus. Le drame des Galiléens massacrés [sans doute à Jérusalem] par les légionnaires romains, doit avoir fait grand bruit. L'historien juif Flavius Josèphe nous livre le portrait d'un Ponce Pilate roué et craintif, prompt à écraser dans le sang toute menace à l'ordre public. Sa répression était doublement choquante pour la foi juive. En effet il a fait périr ces Galiléens de mort violente, or la mort violente ou accidentelle passait pour une sanction divine frappant les pécheurs ; et de plus leur sang avait souillé les animaux sacrificiels destinés au Temple. En quoi ces Galiléens avaient-ils mérité cette mort tragique et sacrilège ?

La question se répète pour les 18 victimes d'un accident de chantier à la tour de Siloé, située dans l'enceinte sud-est du Temple de Jérusalem.

L'interrogation de Jésus présuppose une recherche de culpabilité auprès de ses interlocuteurs. Aussitôt elle en récuse le bien-fondé : « Non, je vous le dis », mais Jésus ajoute « si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même ». Comment comprendre ce « de même » ? Jésus menacerait-il les non convertis d'une mort pareillement tragique ?

Une autre lecture est possible à partir du sens étymologique de « metaneo » traduit par « se convertir », qui implique une réorientation, un changement de regard sur Dieu et sur le monde. Jésus affirme avec solennité : si vous ne changez pas votre regard sur Dieu, si vous ne cessez pas de le voir comme le bourreau des pécheurs, alors votre vie sera surplombée par ce Dieu-bourreau et vous mourrez dans la terreur de ce Dieu-là. Se convertir, c'est découvrir le visage de Dieu ami des pécheurs.

2) La parabole qui suit, celle du figuier (13,6-9), permet de le comprendre. D'un point de vue agricole, soigner un arbre stérile n'offre aucun intérêt, et la décision du propriétaire d'abattre ce figuier après trois ans se justifie pleinement. La proposition du vigneron de continuer de bêcher et de fumer est extravagante, surtout pour une plante d'aussi peu de valeur. Mais son offre illustre l'extraordinaire de la grâce accordée au pécheur. Se convertir, consiste précisément à substituer à l'image d'un Dieu intolérant (le propriétaire dans la parabole), le visage compatissant du Père (le vigneron). Et Jésus insiste : il y a urgence à changer son regard sur Dieu (12,58-59).

4. Luc 15,11-32 – le Père et ses deux fils

Curieuse histoire que ce drame familial dont les femmes sont absentes.

1) Un premier volet est consacré au fils cadet (15,11-24). Son portrait n'est pas flatteur. Il n'attend pas la mort du père pour réclamer sa part d'héritage, qui se montait, selon le droit juif, au tiers de la fortune du père (Dt 21,17). Le reste revient à l'aîné, mais demeure sous l'administration du père. Après qu'il ait tout dilapidé dans une vie dissolue, la déchéance sociale et religieuse du cadet se poursuit par la garde des porcs (animaux impurs) au service d'un patron païen, sans même pouvoir se nourrir des caroubes dont s'alimentent aussi les porcs. A ce stade, ce cadet correspond au type du « pécheur » dont scribes et pharisiens se détournent avec répulsion (15,2). Sa réflexion personnelle (15,17-19) est réaliste, sinon même opportuniste : déchu de son honneur et de son statut de fils, il ne pourra solliciter sa réintégration familiale qu'avec le statut d'ouvrier.

La réaction du père est la surprise du récit : contre tout sens des convenances, le père court à la rencontre du cadet et lui témoigne des marques d'affection sans avoir pourtant rien entendu de lui. Il accepte sa réintégration, mais n'entérine pas son indignité. La restitution du statut de fils est concrétisée par les signes visibles de la robe d'apparat, de l'anneau (signe d'autorité) et des chaussures (privilège des hommes libres). Et la réinsertion dans le cercle familial est scellée par un festin célébrant les retrouvailles du fils perdu. Derrière l'extravagance de l'accueil du père transperce la réalité signifiée : l'incroyable compassion de Dieu.

2) Dans le second volet du récit (15,25-32) se noue un drame : la jalousie, la frustration et la colère de l'aîné. Sa revendication témoigne d'un rapport au père nourri de sens du devoir plutôt que d'affection. « Voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres » (15,29). L'aîné a néanmoins le droit pour lui, et il accuse son père de favoritisme. Festoyer avec le pécheur lui apparaît comme une injustice insupportable. Le déni de fraternité est frappant. Alors qu'on lui parle de « ton frère » (15,27.32), il réplique à son père « ton fils que voici » (15,30).

La justification du père tient à l'évènement du retour du frère, qualifié de retour à la vie (15,32). Mais le père pointe d'abord la déficience de la relation de son aîné avec lui : « Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi » (15,31). Ce qui est vrai de l'héritage (l'aîné héritera de toutes les possessions paternelles) l'est bien plus encore de la totale affection du père pour ses fils. Que s'est-il passé entre le père et l'aîné, pour que celui-ci ne s'en rende pas compte ? Plus qu'une déficience dans la définition de la justice, c'est à dire de la fidélité qui serait due à Dieu, c'est une erreur sur l'image même de Dieu qui est ici dénoncée.

Comme souvent, la parabole présente une finale ouverte. L'aîné, représentatif des « justes », se rangera-t-il à l'argumentation du père ? ou restera-t-il muré dans son ressentiment ? La parabole place le lecteur dans le rôle de l'aîné agressé : à lui de faire son choix. On peut noter qu'elle n'est pas là par hasard : de semblables conflits se sont très tôt produits dans les communautés des premiers chrétiens.

5. Jean 8,1-11 – la femme adultère

Comme le montre l'examen des manuscrits les plus anciens, la péricope de la femme adultère est une adjonction tardive dans le texte déjà constitué de l'évangile. Il n'en reste pas moins que cet épisode appartient à la tradition la plus ancienne sur Jésus.

Une brève introduction (7,53-8,2) indique que, le soir venu, après s'être séparé de ses auditeurs, Jésus quitte le Temple, pour y revenir le lendemain matin après avoir passé la nuit au mont des Oliviers (Lc 21,37-38).

Alors qu'il enseigne, il est interrompu par des scribes et des pharisiens qui viennent lui soumettre le cas d'une femme surprise en flagrant délit d'adultère (8,6-6a). En feignant de solliciter son opinion de « maître », ils l'enferment, en fait, dans un dilemme destructeur : soit Jésus respecte la Torah et alors il renie sa miséricorde envers les petites gens, soit il fait preuve de miséricorde et alors il viole la Torah qui prévoit la mort pour pareille infraction (Dt 22,22; Lv 20,10).

La réponse de Jésus à ceux qui veulent le perdre, se décline en deux temps (8,6b-9). Tout d'abord par son silence et son attitude, Jésus signale qu'il a percé les intentions de ses contradicteurs, et qu'il refuse d'entrer dans leur jeu (ce que Jésus écrit sur le sol échappe au lecteur). Ensuite, il leur adresse une parole demeurée célèbre. S'appuyant sur une prescription de la Torah (Dt 13,10-11; Dt 17,5-7), il affirme que seul le témoin [d'un adultère] qui est lui-même sans péché, peut initier la lapidation. En d'autres termes, celui qui exige une application rigoureuse de la Loi, doit également se l'appliquer à soi-même. En se baissant à nouveau pour écrire (8,8), Jésus souligne que sa déclaration est sans appel.

En se découvrant à son tour transgresseur, l'accusateur se meut en accusé. Le départ des accusateurs indique leur défaite (8,9).

La conclusion du récit (8,10-11) signale que Jésus s'associe à la levée de l'accusation, symbolisée par la disparition des contradicteurs, mais il invite la femme à saisir cet instant, comme une chance lui permettant de choisir un nouveau chemin de vie, qui ne compromette plus sa relation avec Dieu.